

Un événement « Le 400e anniversaire de la fondation de Québec » : intermédialité et muséalité dans l'espace public

The marking of Québec City's 400th anniversary : Media spaces and museum spaces in the public sphere

Sabrina Alaïs

Volume 8, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045252ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045252ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alaïs, S. (2010). Un événement « Le 400e anniversaire de la fondation de Québec » : intermédialité et muséalité dans l'espace public. *Rabaska*, 8, 29–42.
<https://doi.org/10.7202/045252ar>

Article abstract

For several decades now, the principle of extra muros has given rise to all kinds of multidisciplinary street events in urban environments. The 400th anniversary celebration of the founding of “the national capital” is a case in point. In Québec City, the year 2008 was punctuated by commemorative, aerial, pyrotechnic and musical performances, as well as sound and light shows, parades, sporting events, urban itineraries involving re-enactments and exhibits, and other temporary presentations. The extra muros is a thoroughly modern concept that gives an extraordinary character to the event as a whole, while making it accessible to a wide public. The media spaces and physical spaces created by the extra muros result in a collective feeling of oneness on the part of the public.

Un événement « Le 400^e anniversaire de la fondation de Québec » : intermédialité et muséalité dans l'espace public

SABRINA ALAÏS
Université Laval

Introduction

Somme d'activités pluridisciplinaires, les festivités du 400^e anniversaire de la fondation de Québec furent le parfait exemple de ce qu'un événement, déployé dans le tissu urbain, produit comme questionnement de la ville : il fait de la rue, la fabrique d'un climat festif, crée une sphère intermédiate dans l'espace public, réinvente le vivre ensemble et promeut une communauté de l'instant. Par ailleurs, l'événement implique la création de nouveaux modes de mobilités grâce auxquels les représentations que chacun se fait de la ville se défont et se reconstruisent. Le participant devient le réceptacle d'un autre récit de la ville, d'une réécriture du quotidien.

Durant l'année 2008, les festivités du 400^e anniversaire de Québec ont célébré la fondation de la ville le 3 juillet 1608 par Samuel de Champlain¹. Elle est la plus ancienne ville française d'Amérique du Nord et représente avec l'Acadie le berceau de l'Amérique française. L'organisation en charge des festivités, la Société du 400^e de Québec fut cette année-là, présidée par Daniel Gélinas. Si elle réalisa les productions exclusives des festivités, il y eut une programmation associée. Cette dernière regroupait les projets que plusieurs partenaires de cet événement majeur avaient préparés pour 2008. En outre, la mise en place de nouvelles infrastructures et la création d'événements exigèrent d'importants investissements provenant des gouvernements québécois et canadien, d'administrations extérieures au Canada telles que les villes françaises de Bordeaux et Paris, jumelées à Québec, mais aussi du gouvernement français. Néanmoins, les célébrations n'étaient pas limitées à la province : en effet, elles eurent lieu partout dans

1. Né à Brouage dans l'ancienne province de Saintonge en France (l'actuel département de Charente-Maritime) vers 1570, Samuel de Champlain (mort en Nouvelle-France, le 25 décembre 1635) fut navigateur, cartographe, soldat, explorateur, géographe, commandant et encore chroniqueur. Il explora les colonies espagnoles d'Amérique de 1599 à 1601, le fleuve Saint-Laurent en 1603, l'Acadie de 1604 à 1607, mais aussi la côte atlantique (située entre le Nouveau-Brunswick et Cap Cod).

l'hémisphère nord y compris aux États-Unis, mais aussi dans plusieurs villes de France, en Belgique, en Italie, en Angleterre et même au Brésil, devenant alors, d'une manière symbolique, l'occasion d'une célébration de la francophonie à travers le monde. Bien entendu, il serait impossible et impertinent de s'attarder ici à répertorier la totalité des activités qui ont rythmé le 400^e anniversaire de la fondation de Québec. Seules les activités ayant eu lieu à Québec et qui sont susceptibles de contribuer à la démonstration seront évoquées.

Avant tout, il convient de définir ce qu'est l'événement. Selon Claude Romano, il est un « pur-avoir lieu », il est ce changement qui survient dans l'ordonnement des choses, ce qui modifie cet ordre sans cependant le bouleverser. Il est ce mouvement qui se produit toujours dans l'horizon du monde. L'événement scande et rythme l'avènement du monde, lequel s'ouvre lui-même et se déploie sur lui². Alors, dans le cadre de cet article sont désignés comme événement, les festivités du 400^e, mais aussi l'ensemble des événements, activités ou animations ayant eu lieu à cette occasion. Cet événement d'envergure intervenant au sein de l'espace public, troubla l'organisation urbaine et modifia de façon éphémère, mais aussi parfois de manière plus durable, les perceptions et représentations que chacun pouvait se faire de la ville. Composition éclatée d'activités se déroulant sur une année, cet événement rejoint chacun, un chacun perçu comme atome, comme partie d'une entité totale qu'est le monde. De plus, l'événement *extra muros* est perçu à la fois par son contenant, son contenu, mais aussi par les personnes qui participent à cette expérience avec d'autres, à l'instar d'une exposition : il devient un lieu d'interactions sociales doté d'une dimension communicationnelle³. Il est ce médium particulier qui ambitionne d'offrir à tous les publics, une expérience à vivre ensemble, dans le théâtre urbain qu'est la ville, mise en représentation. Il est un support au voyage polysensoriel dans le cadre duquel le participant effectue une excursion durant quelques heures entre les murs de sa propre ville ou d'une ville inconnue. L'itinéraire à parcourir introduit une poétique du déplacement, de la déambulation et du nomadisme faisant partie intégrante de la découverte de l'événement et du sentiment de délectation qui en découle, lors de sa réception par le participant.

2. Claude Romano, *L'Événement et le monde*, Paris, Presses universitaires de France, « Épiméthée, Essais philosophiques », 1998, p. 6.

3. Icofom, *Museology : back to basics. Muséologie : revisiter nos fondamentaux*. 32^e Symposium annuel de l'Icofom, « Icofom study series » 38, juin 2009. Consulté en ligne le 14 avril 2010 : <http://www.icofom.com.ar/forms/ISS%20ICOFOM%20STUDY%20SERIES%2038.pdf>.

1. Les festivités du 400^e anniversaire de la fondation de Québec

Sites en représentation

Un siècle après que les festivités du 300^e anniversaire de Québec aient légué les Plaines d'Abraham en 1908, plusieurs aménagements majeurs et durables du parc ont été réalisés pour 2008. C'est ainsi qu'il y eut des réfections importantes des Plaines d'Abraham et du Parc des Braves, réalisées par la Commission des champs de bataille nationaux, pour un coût estimé à 4,7M\$ canadiens⁴. Poumon de la ville et fort symbole historique, le site fut un lieu privilégié de rencontres lors des événements. Il accueillit le concert gratuit donné par Paul MacCartney, en collaboration avec le Festival d'été de Québec. Un mois plus tard, entourée d'une pléiade d'artistes québécois, l'icône Céline Dion y offrait un concert unique, entièrement en français devant le Musée national des beaux-arts du Québec. L'institution muséale participa d'ailleurs aux festivités en proposant une programmation spécifique, en lien avec des notions identitaires. En plus, l'année 2008 commémorait le 75^e anniversaire de l'ouverture du musée en 1933. La programmation s'articulait autour de trois expositions phares : *Québec, une ville et ses artistes* ; *Louvre à Québec. Les Arts et la vie* ; *C'est arrivé près de chez vous. L'Art actuel*. L'autre institution muséale d'envergure dans la ville de Québec, le Musée de la civilisation, a présenté différentes expositions relatives à l'histoire de la ville et son devenir telles que *l'Or des Amériques ou Urbanopolis*. De plus, le toit et les terrasses du musée furent aménagés en jardin dans une création intitulée *Potager des visionnaires* dont l'architecte est Franco Dragone. Le jardin a pour thématique la protection de l'environnement et l'avenir de la planète, mis en valeur par des effets sonores et visuels.

Dans le même esprit que les legs des Plaines d'Abraham en 1908, plusieurs ouvrages majeurs ont été construits à Québec mais dont on ne peut citer ici que les plus représentatifs. Tout d'abord, *l'Espace 400^e*, dans le Bassin Louise du port de Québec, est érigé comme point central des festivités. Spectacles, jardins et expositions s'y sont succédé du 3 juin 2008 au 19 octobre 2008, telle l'exposition *Passagers / Passengers* réalisée par Patrice Sauvé. Il y eut aussi la réalisation de la Promenade Samuel-de-Champlain, aménagée le long des rives du fleuve Saint-Laurent. Puis, le projet du Centre de la francophonie des Amériques auquel la France a tenu à participer, considérant le rôle historique qu'elle a joué dans la fondation de Québec et les relations que les deux pays veulent voir s'épanouir. Toutes ces constructions eurent pour effet de structurer l'espace urbain et de transformer la ville, pendant toute une

4. Julie Lemieux, « Les Grands travaux du 400^e », dans *Le Soleil*, Québec, 28 avril 2007, p. 10.

année, en une fresque animée de l'histoire passée, présente et future de Québec. La ville devient une entité qui incarne et transcende sa propre histoire.

La rue, une fabrique imaginaire d'interactions nouvelles au cœur de la ville

Aux abords de l'Espace 400^e, les *Jardins éphémères* avaient installé onze jardins thématiques conçus par des artistes du Canada, de France, des États-Unis et du Royaume-Uni tandis que *Le Moulin à images* fut projeté sur un écran formé par les quatre-vingt-un silos à grain de l'entreprise Bunge. Créé par Robert Lepage et Ex Machina, ce travail qualifié de mosaïque animée dressait un portrait impressionniste de l'identité de la ville au cours du temps. Plus de 600 000 spectateurs assistèrent à la plus grande projection architecturale extérieure jamais conçue. Par ailleurs, il convient d'évoquer *Le parcours 400 ans chrono*, un parcours interactif de 0,9 kilomètre, situé au cœur du Vieux-Québec, auquel participèrent des milliers de personnes. Le long des fortifications se trouvaient treize tableaux vivants et autres stations animées originales où plus d'une centaine de comédiens, danseurs et chanteurs présentaient les grandes époques qui ont marqué Québec. Le parcours fut le premier véritable succès des fêtes puisque 20 000 personnes l'auraient emprunté, patientant parfois jusqu'à trois heures⁵. D'autres types de spectacles et parcours ont investi la rue, tels que le *Carnaval de Québec*, le *Festival d'été international de Québec* ou encore *Québec plein la rue*, qui accueillit des compagnies internationales d'arts de la rue (Bandaloop des États-Unis, Transe Express et La Compagnie des Vernisseurs de France) : citons par exemple leur rencontre qui eut lieu sur le boulevard René-Lévesque le 5 juillet 2008. En suggérant une multiplicité de parcours, les activités impliquent de nouveaux modes de mobilités urbaines, qui permettent aux participants de voir la ville autrement et de réécrire le quotidien.

Ces activités œuvrant dans la rue ont transformé la ville, zone de passage du citadin en lieu où l'on s'arrête pour observer, contempler, méditer et bavarder autour d'un spectacle. Elle devient alors un espace de socialisation. La saisie festive de la ville par l'événement a fait éclater pendant un temps les frontières qui régissent l'ordonnancement de l'espace public. Cet éclatement est un interstice⁶ qui permet une prise de conscience collective d'un sentiment du vivre ensemble dans cet espace public qui appartient à

5. « Le Parcours enchanté » dans « L'album du 400^e », dans *Le Soleil*, Québec, 2 novembre 2008, p. 8.

6. L'interstice est un « espace de relations qui tout en s'insérant plus ou moins harmonieusement et ouvertement dans le système global (de l'économie, symbolique ou matérielle régissant la société) suggère d'autres possibilités d'échanges que celles qui sont en vigueur dans ce système ». Cf. Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Paris, Les Presses du réel, 1998, p. 14-18.

tous et à personne à la fois. Si la ville est une modalité de mise en ordre du monde qui englobe, matérialise et uniformise l'espace public, elle présente des failles dans lesquelles les individus trouvent une occasion de s'exprimer parallèlement aux règles collectives qui la règlementent. Selon Nicolas Bourriaud⁷, le contexte social actuel ayant créé des zones de communication, il est d'autant plus difficile de lier des relations interhumaines en dehors de ces espaces institués. Face à une société médiatique où le citoyen vit dans un « état de rencontre imposé⁸ », l'interstice affiche la possibilité d'une rencontre alternative, discontinue et imprévue, s'infiltrant dans l'ordre habituel de la ville. Lorsque l'événement met en présence des animations et autres spectacles dans les zones urbaines, il crée, matérialise et incarne les espaces interstitiels. Ces espaces interstitiels sont des espaces de liberté, qui laissent à chacun la possibilité d'exprimer son individualité, permettent des sociabilités alternatives et une expérimentation du « vivre ensemble ». La présence des activités dans la ville, c'est l'expérience d'un moment d'urbanité où les interactions sociales sont réévaluées à l'échelle de la proximité des individus.

2. Expérimentations dans l'espace public

« Faire une expérience »

Dans *Unterwegs zur Sprache*⁹, Heidegger précise que : « Faire une expérience (*eine Erfahrung machen*) avec quelque chose, qu'il s'agisse d'une chose, d'un homme, d'un dieu, cela veut dire : le laisser venir sur nous (*es uns widerfährt*), qu'il nous atteigne, nous tombe dessus (*über uns kommt*), nous renverse et nous transforme. » L'expression « faire » dans cette tournure ne signifie justement pas que nous soyons nous-mêmes les opérateurs de l'expérience ; *faire* veut dire ici : passer à travers (*durchmachen*), endurer (*erleiden*), supporter (*annahmen*), accueillir ce qui nous atteint (*das uns Treffende vernehmend*) en nous soumettant à lui.

Ainsi, expérimenter, c'est se laisser atteindre par ce qui vient sur nous et l'expérience est une traversée. Cela suppose « une distance intervallaire et un franchissement, de soi à soi, par lequel seulement nous pouvons accueillir ce qui nous advient, en nous advenant à nous-mêmes comme *autre*¹⁰. » L'expérience est ce qui nous permet de nous aborder nous-mêmes comme un

7. *Loc.cit.*

8. Louis Althusser, « Le Courant souterrain du matérialisme de la rencontre », dans *Écrits philosophiques et politiques*, Paris, Stock, 1994, p. 539-579.

9. Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole (Unterwegs zur Sprache)*, Paris, Gallimard, 1976, p. 177.

10. Claude Romano, *op. cit.*, p. 195.

autre, elle est ce qui se produit et nous aligne sur l'horizon du monde, à la rencontre des autres et de nous-mêmes.

Un parallèle est à esquisser avec les festivités du 400^e de la fondation de Québec : si la ville peut faire l'objet d'un ouvrage à part entière, tant elle est un sujet complexe, entremêlant les questions d'histoire, de géographie, de politique, d'urbanité, ou de modernité, elle peut être définie comme un territoire où se crée du lien social puisqu'elle « [...] est un milieu humain dans lequel des inconnus se rencontrent¹¹. » La ville est le laboratoire des expériences à vivre avec l'autre. Selon Michel de Certeau, elle est un espace traitable sur lequel s'inscrit la double projection d'un passé opaque et d'un futur incertain. C'est en cela que la ville aurait évolué depuis plusieurs siècles, du *fait* urbain au *concept* de ville¹². Que celle-ci soit perçue comme un concept, tend à stimuler la créativité des organisateurs des festivités du 400^e qui l'utilisèrent comme lieu de transformations et d'appropriations, comme support d'expériences esthétiques et réflexives offertes aux publics. C'est l'expérience plurisensorielle qui fait écho dans les mémoires de ce type d'événement éphémère, lequel devient le vecteur d'une découverte de la ville à caractère ludique et magique.

L'espace public

La ville est matérialisation de l'espace public, qui est l'espace général, commun et ouvert à l'usage de tous. Cadre physique de l'espace social, il concerne l'ensemble des individus qui composent une société. Ville et espace public sont intimement liés. L'espace public dans sa forme urbaine, c'est la ville, laquelle est « [...] un espace de cohabitation, de coexistence, de coprésence ponctuelle ou prolongée entre des étrangers. La ville est une réalité présente, immédiate, pratico-sensible et architecturale. À l'usage de tous, elle devient le point de rencontres, d'interactions et d'oppositions de personnes aux trajectoires individuelles, sociales et culturelles distinctes¹³. » Si l'utilisation de la ville est soumise à des règles et normes collectives, elle est néanmoins redéfinie de manière individuelle. Elle est certes un espace ouvert à tous, mais aussi un lieu pratiqué, vécu et familier. Par le biais de notre perception, la ville devient le support d'une infinité de souvenirs ressentis et de diverses expériences personnelles. Elle est le prolongement de la vie

11. Richard Sennett, *Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979, p. 42.

12. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, Tome 1 : *Les arts de faire*, Paris, Union générale d'éditions, « 10/18 », 1980, p. 175.

13. *C'est ma ville ! De l'appropriation et du détournement de l'espace public*, sous la dir. de Nicolas Hossard et Magdalena Jarvin, Paris, L'Harmattan, « Dossiers Sciences humaines et sociales », 2005, p. 21.

subjective et intime du citoyen. Suite à cela, il est possible de proposer ici une définition de l'espace public qui est bien entendu mise en rapport avec la thématique et la direction réflexive développées dans cet article. On entendra ici par *espace public* l'espace de dialogue au sein de la ville où peut se transmettre un message touchant aux sens, en tant que moyen, support, dispositif, réseau, espace ou surface, dont l'accès est public, et qui nous façonne, nous oriente, nous conditionne¹⁴. L'espace public a permis aux instances organisatrices des festivités du 400^e anniversaire de Québec, de communiquer des discours, sous différentes manifestations et stratégies artistiques, au citoyen qui décide d'interagir ou non avec ces différentes formes d'expressions et de propositions.

Pratiquer l'espace

La réceptivité d'un événement *extra muros* se mesure à sa capacité à communiquer du sens au participant, qui n'a ensuite d'autre choix que d'interpréter ce qui lui est donné à voir. Le fil conducteur se matérialise dans des parcours qui impliquent différents types de mobilités, lesquelles contribuent à une appropriation de l'espace et une compréhension du message véhiculé. Ces parcours participent au processus de transmission des savoirs présentés (par le biais des récits de la ville) et au processus d'interprétation. Les récits de la ville sont une narration qui supposent de suivre un itinéraire intellectualisé, pensé où l'espace est mis en ordre selon une logique précise. Chaque activité est comprise comme partie d'un tout. Mais si chaque unité est présentée comme un électron libre, il n'en demeure pas moins que dans la globalité du concept de l'événement, chaque activité contribue à former une trame narrative perceptible dans un espace public domestiqué, mis en scène. Ces spectacles de rue font office de résurgences d'une saisie festive de la ville, s'inscrivant dans une temporalité spécifique de l'éphémère. L'événement en milieu urbain « [...] constitue une sorte de fabrique imaginaire¹⁵ » qui prend forme au moment où le participant pratique l'espace. D'ailleurs c'est à travers cette mobilité qu'il s'approprie l'espace urbain modifié.

14. Cette proposition s'inspire de la définition de l'espace public sensible : « Voilà ce que nous entendons par "espace public sensible", tout ce qui peut, en tant que moyen, support, dispositif, réseau, espace ou surface, transmettre un message, une information ou bien encore que nous qualifions d'image – qui ne peut être ni message ni information – et, dont l'accès est public et non privé. Tout ce qui, touchant aux sens, ouïe et vue principalement, nous façonne, nous oriente, nous conditionne ». Cf. Michel Guet, « L'Artisme considéré comme un des beaux-arts sinon comme le tout », dans *Inter*, Québec, n° 87, printemps-été 2004, p. 5-15.

15. Philippe Chaudoir, « La Rue : une fabrique contemporaine de l'imaginaire urbain », dans *L'Imaginaire de la ville, le regard et le pas du citoyen, sous la direction de Michel Rautenberg, Revue internationale Cultures & Musées*, Avignon, Actes Sud, n° 8, 2008, p. 53.

Selon Michel de Certeau, la ville est un *croisement de mobiles*, car elle est un lieu transformé en espace par le pas du marcheur. Tandis que le lieu est associé à la stabilité, l'espace est lié à la mobilité, car il est un lieu pratiqué. Le déplacement façonne l'espace urbain et en réécrit l'histoire de manière authentiquement vécue : le trajet du marcheur est un *texte urbain*¹⁶. Ce qui a pour effet d'encourager un sentiment d'appropriation du territoire à l'échelle du corps en mouvement. De telles configurations mettent en place une poétique du déplacement plutôt proche de la figure baudelairienne du flâneur.

Le Littré définit le terme « flâner¹⁷ », au sens moderne, comme « Se promener sans but, au hasard ; user son temps sans profit. » La marche, mode de locomotion, permet d'effectuer un voyage dans la ville. Marcher sans direction, revient à errer et flirter avec la liberté. « Marcher implique de réduire l'usage du monde à l'essentiel¹⁸. » La marche concède une échappée furtive hors du monde tout en fixant le marcheur au cœur même de celui-ci, par un lien psychique de nature rhizomique qui lui permet de se sentir interconnecté avec soi, les autres, le monde et l'histoire. Lieu du mouvement, la rue assure la médiation entre le corps/le regard, et la ville (immeubles, mobilier, chaussées, trottoir). Or, ces différentes composantes de l'architecture urbaine datent de différentes époques et témoignent de l'évolution politique, culturelle et technologique d'une société. Les éléments de temps les plus hétérogènes coexistent donc dans la ville. Lorsqu'on sort d'une maison du XIII^e siècle pour entrer dans une du XVI^e siècle, on dévale un versant temporel [...]. Celui qui pénètre dans la ville se sent comme pris dans un tissu de rêve où le passé le plus lointain se rattache aussi à un événement présent. Une maison s'associe à une autre, quelles que soient leurs dates de construction, et une rue apparaît¹⁹.

La mise en contact avec l'histoire plonge le flâneur dans différentes temporalités en un unique espace. Lorsque Walter Benjamin écrit : « Le paysage – c'est en effet ce qu'il devient pour celui qui flâne²⁰ », il y a l'idée que pratiquer la ville permet de transformer l'espace immédiat en espace de représentation qui condenserait le monde et abolirait les frontières spatiotemporelles. La ville devient un paysage au moyen de la marche, mais

16. Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 208.

17. L'apparition et l'étude de la figure du flâneur sont liées aux transformations urbaines de Paris, conduites par le baron Haussmann sous l'autorité de Napoléon III, qui visaient à effacer les souvenirs des récents affrontements de rue (guerre de 1870 et la Commune) et à se réapproprié l'espace urbain afin d'exalter le sentiment de la modernité et d'en faire le lieu des plaisirs de la vie urbaine moderne.

18. David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000, p. 162.

19. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Paris, Cerf, 1989, p. 452, fragment [M.9, 4], cité par Henrik Reeh, [2001] (l'ouvrage étant indisponible). Walter Bendix Schönflies Benjamin (1892-1940) était un philosophe, critique littéraire, critique d'art et traducteur (notamment de Balzac, Baudelaire et Proust) allemand de la première moitié du XX^e siècle. La figure du flâneur baudelairien qu'il analysa apparaît comme la référence historique majeure de la déambulation contemporaine.

20. *Ibid.*, p. 435, fragment [M 1, 4], cité par Henrik Reeh, *op. cit.*

aussi un prolongement spatial de la vie subjective du flâneur. Par conséquent, en prenant possession de l'espace urbain, l'événement *extra muros* s'imprègne de ces différentes dimensions, et tend à densifier l'expérience de visite en enrichissant l'imaginaire du flâneur. Le déroulement éphémère, intrusif et incongru des activités du 400^e dans l'espace public modifie le rapport du passant au lieu et de son rapport avec l'autre et au monde. En pratiquant la ville mise en scène, il est amené à poser un regard différent sur son environnement, sur cette parcelle du monde. Devenu néo-nomade²¹, il transporte l'espace avec lui, se voit être en visite dans sa propre ville comme s'il était dans un lieu inconnu, se dévoilant à lui-même comme un autre. De plus, en intervenant dans l'espace public qu'il questionne, l'événement perturbe la lecture ordinaire du tissu urbain et provoque une rupture avec la réalité d'un quotidien, par là même, réécrit. La ville devient le théâtre d'une mise en scène *extra-ordinaire* de son espace.

Récits de la ville

La mise en ordre de la ville à des fins de *mise en spectacle* questionne inévitablement le paysage urbain et modifie conséquemment la perception que se fait le citoyen de lieux qu'il fréquente quotidiennement et le touriste, de lieux inconnus. L'événement incarne une présence significative dans l'espace, extrait le citoyen de son mouvement habituel et temporaire de circulation sur la voie publique. Les activités, messages et parcours qu'il propose sont autant d'éléments visant à l'interpeller, le déstabiliser, l'émerveiller, l'amuser, le surprendre ou à le pousser à un effort de réflexion. « Le médium, c'est le message²² » selon Marshall McLuhan. Le moyen de transmission par lequel nous recevons le message, donc le média, exerce plus d'influence que le contenu lui-même. En plus, la manière de percevoir le message est transformée par le média qui nous le transmet. Le média, le canal qui établit la transmission, crée un milieu qui agit sur nos perceptions sensorielles, lesquelles réagissent différemment selon le média. Ici, les médias sont les différents récits de la ville en rapport avec sa fondation et son histoire. Ces récits sont créés, mis en place et véhiculés par les différentes activités des festivités du 400^e anniversaire de la ville. Les médias communiquent individuellement du sens, compris immédiatement, simultanément et globalement par le récepteur. Par l'interaction que l'événement établit avec la ville dans laquelle il se déploie, il crée une bulle spatiotemporelle à

21. Le néologisme relativement récent « néo-nomadisme » signifie ici le nomadisme des sociétés contemporaines capitalistes où le néo-nomade serait alors le voyageur des temps modernes.

22. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias, Les prolongements technologiques de l'homme*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 23-38.

l'intérieur de laquelle se mettent en place des messages différents de ceux que la ville délivre quotidiennement sans elle. De ce fait, les perceptions que nous avons de la ville sont modifiées. En se déployant dans l'espace, l'événement crée des impacts de toutes natures et fonctions. « En effet, le message d'un médium [...], c'est le changement d'échelle, de rythme ou de modèles qu'il provoque dans les affaires humaines²³. » L'événement réorganise l'espace urbain et met la ville en représentation. Ainsi, « le lieu ordinaire est promu lieu de signification : de lieu, il est devenu un espace²⁴. » Événement et ville interagissant l'un avec l'autre, la ville est transformée en lieu d'une expérience intermédiaire.

3. Intermédialité dans l'espace public

L'événement extra muros : entre expérience et intermédialité

Tout d'abord, il convient de préciser que l'intermédialité fut redéfinie à l'occasion de la création à l'Université de Montréal en 1997 du Centre de recherche sur l'intermédialité (CRI). Il est le premier centre de recherche canadien à s'intéresser aux rapports intermédiaires et à leurs implications dans différents domaines des sciences humaines. Il élabore des réflexions sur le média, les médias et les relations entre les médias²⁵. Le média d'ailleurs se définit principalement comme structures de communication²⁶. L'intermédialité étant à ses balbutiements, il est difficile d'apporter ici une définition globale et précise, car, comme le mentionne Jürgen E. Müller, aucune définition exhaustive n'a pu être élaborée. L'intermédialité serait, de par sa nature, pluridisciplinaire, dynamique, toujours en développement et offrirait plusieurs avenues de recherches²⁷. L'intermédialité est à la fois un champ d'étude, une approche scientifique et une pratique portant, entre autres choses, sur la généalogie des médias, les phénomènes de transferts, l'histoire

23. *Ibid.*, p. 24.

24. *Claquemurer; pour ainsi dire, tout l'univers. La mise en exposition*, sous la direction de Jean Davallon, Paris, Centre Georges Pompidou, « Alors », 1986, p. 20.

25. Les champs de recherche du CRI sont expliqués dans le site http://cri.histart.umontreal.ca/cri/fr/vitrine/recherches_champ_principal.asp (consulté le 30 mars 2010).

26. Lisa Gitelman, *Always Already New : Media, History, and the data of Culture*, Cambridge, MIT Press, 2006, p. 7.

27. « Plutôt que donner lieu à la construction d'un système fermé, "système de systèmes" où toutes [*sic*] les relations et processus possibles entre les médias seraient à décrire et à définir, l'approche intermédiaire constitue [...] un axe de pertinence. » La phrase est issue de Jürgen E. Müller, « L'Intermédialité, une nouvelle approche interdisciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l'exemple de la vision de la télévision », dans *Cinemas : revue d'études cinématographiques*, [en ligne], vol. 10, n° 2-3, 2000, p. 106. Disponible sur : <http://www.erudit.org/revue/CINE/2000/v10/n2-3/024818ar.pdf> (consulté le 30 mars 2010). L'auteur fait le point sur les recherches scientifiques ayant permis la naissance du concept d'intermédialité.

des médias basée sur cette généalogie et ces transferts. L'intermédialité concerne les processus des processus et est une pratique créatrice fondée sur le croisement et l'hybridation médiatique. Elle concerne aussi bien les médias et les rapports qu'ils induisent chez les usagers. Il est important de souligner que l'intermédialité ne se limite pas à l'étude des rapports entre les médias. Si elle ne faisait que reprendre les voies de recherches traditionnelles des médias et des arts, elle se résumerait à ce qui existe déjà, comme par exemple la médiologie, et ne serait qu'une autre façon de désigner l'interdisciplinarité. Éric Méchoulan, actuel directeur du CRI ébaucha l'intermédialité comme suit : « L'intermédialité étudie donc comment textes, images et discours ne sont pas seulement des ordres de langage ou de symbole, mais aussi des supports, des modes de transmission, des apprentissages de codes, des leçons de choses. Ces matérialités de la communication font partie du travail de signification et de référence, de même que les productions symboliques [...] »²⁸.

L'intermédialité désigne les modes relationnels qu'établissent les médias, la façon dont ils se réfèrent les uns aux autres en créant un ou des réseaux qui traversent tous les médias et tous les discours. En fait, le média n'est plus un îlot délivrant son message mais bien un élément de réseau interdépendant, interagissant avec d'autres médias, pour communiquer du sens, des symboles et des messages, compris en terme de modes de résistance, de fabrication de présence et d'effets d'immédiateté. Or, « La ville dépend aussi et non moins essentiellement des relations d'immédiateté, des rapports directs entre les personnes et groupes qui composent la société (familles, corps organisés, métiers et corporations, etc.) »²⁹ bien qu'elle ne se réduise pas non plus à ces rapports immédiats et directs. La ville est un espace englobant une multitude de groupes sociaux, individus, et institutions veillant à préserver l'ordre établi. Elle combine différentes interactions entre les groupes qui l'habitent. Elle est un espace construit et pratiqué, un système propice à la communication de messages et de savoirs. La ville est un média et pourrait-on même ajouter qu'elle est aussi intermédialité.

Quand l'événement *extra muros* présente des spectacles et activités en tout genre, il devient un espace de représentation et d'expériences médiatiques,

28. Éric Méchoulan, « Intermédialités : le temps des illusions perdues », dans *Intermédialités*, n° 1 « Naître », Montréal, Université de Montréal, printemps 2003, p. 10. Tous les numéros de la revue peuvent être consultés en ligne. Disponible sur : <http://cri.histart.umontreal.ca/cri/fr/intermedialites/interface/numeros.html> (consulté le 20 mai 2010). L'auteur (directeur du CRI depuis 2009) y définit le concept d'intermédialité et évoque ses appartenances théoriques, puisqu'il se rapproche des notions d'intertextualité et d'interdiscursivité / dialogisme qui relèvent du texte (Roland Barthes) et du discours (Mikhaïl Bakhtine). L'auteur reconnaît une certaine proximité avec les travaux de Régis Debray en matière de médiologie. Néanmoins, celle-ci est une science des médiations qui cherche à définir « l'être caché des profondeurs ». Or, l'intermédialité prend en compte la variabilité des configurations historiques et observe les effets immédiats et latéraux qui « se nouent et se contractent [...] dans une situation » (p. 22-23).

29. Henri Lefèbvre, *Le Droit à la ville*, Paris, Anthropos, 1968 et 1972, p. 54.

présent dans l'espace public. Il crée une sphère intermédiatique³⁰ grâce à la mise en place d'un système de dispositifs (scénographie et expographie) qui tend à en faire un média en interaction avec d'autres médias ; mais également parce que sa matérialité permet de mieux traduire son message tout en apparaissant comme moyen de médiation indispensable et prolongement d'une trame réflexive. L'intermédiabilité, c'est l'hétérogénéité des médias et leurs interactions communes sous toutes leurs formes et manifestations. L'événement *extra muros* relève de l'intermédiabilité, car il implique la convergence de plusieurs médias, d'un faisceau de liens entre eux, d'une intégration de différents supports, et s'appréhende comme flux d'expériences sensorielles et esthétiques³¹. Conjonction de plusieurs systèmes de communication et de représentation, l'événement *extra muros* est narration et mémoire de l'humain créant ainsi une sorte d'espace intermédiatique dévolu à une expérience à vivre. Le participant expérimente autrement son environnement, les autres et lui-même. L'interaction et la dynamique des médias redéfinissent alors l'expérience de visite muséale, la connaissance du milieu urbain et des modes de subjectivation de l'espace public.

Construction d'un imaginaire collectif du vivre ensemble dans l'espace public

La ville est une modalité de mise en ordre du monde qui englobe, matérialise et uniformise l'espace public. Lorsque l'événement *extra muros* s'approprie la ville, c'est l'expérience d'un moment d'urbanité où les interactions sociales sont réévaluées à l'échelle de la proximité des individus. L'« intimité territoriale³² » certes éphémère vient tout de même brouiller les divergences

30. « On pourrait appeler "sphère intermédiatique" l'espace à la fois réel et symbolique constitué par les médias et leur rapport avec les communautés. » La phrase est issue de Germain Lacasse, *Intermédiabilité, deixis et politique* dans *Cinémas : revue d'études cinématographiques*, [en ligne], vol. 10, n° 2-3, 2000, p. 85-104. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/024817ar> (consulté le 30 mars 2010). Germain Lacasse est professeur adjoint à l'Université de Montréal, et membre associé du CRI.

31. Dans sa communication intitulée « Médiation et intermédiabilité », Silvestra Mariniello (directrice du CRI de 2005 à 2009) donne une définition de l'intermédiabilité : « On entend l'intermédiabilité comme hétérogénéité ; comme conjonction de plusieurs systèmes de communication et de représentation ; comme recyclage dans une pratique médiatique, le cinéma par exemple, d'autres pratiques médiatiques, la bande dessinée, l'Opéra comique etc. ; comme convergence de plusieurs médias ; comme interaction entre médias ; comme emprunt ; comme interaction de différents supports ; comme intégration d'une pratique avec d'autres ; comme adaptation ; comme assimilation progressive de procédés variés ; comme flux d'expériences sensorielles et esthétiques plutôt qu'interaction entre textes clos ; comme faisceau de liens entre médias ; comme l'événement des relations médiatiques variables entre les médias [...] ». Cf. *La nouvelle sphère intermédiatique*, Premier colloque international du CRI, Montréal, 2-6 mars 1999, [en ligne]. Disponible sur : http://cri.histart.umontreal.ca/cri/fr/cdoc/fiche_activite.asp?id=690 (consulté le 30 mars 2010). Quant à la définition, elle est disponible sur : <http://cri.histart.umontreal.ca/cri/sphere/1/definitions.htm> (consulté le 30 mars 2010).

32. Jean-François Chevrier, « Mobilité urbaine et théâtre métropolitain », dans *Cahiers de la recherche architecturale*, Paris, Parenthèses, n° 41, 1998, p. 121-132. « L'intimité territoriale [...] vient se

qui régissent ordinairement les rapports entre les citoyens au sein de la ville. En se déployant dans les espaces du quotidien, l'événement crée un espace mental, un *monde utopique*³³ qui offre des alternatives imaginaires de l'expérience de la ville. Dans cet espace mental parallèle, convergent sensations, réflexions et représentations que se font les participants durant leur expérience de la ville. Les interventions tendent à recréer du lien social et à inaugurer des modes d'interpellation du public dans l'espace urbain. Ces interventions façonnent l'imaginaire collectif urbain, par le biais des activités qu'elles proposent. En effet l'activité, l'animation ou le spectacle, sont les produits d'une connivence d'expériences : esprit créatif des organisateurs stimulé par le site d'accueil ; interactions du produit final avec le site, la ville ; interactions nouvelles entre la ville et le site modifiés ; échanges des participants autour, pour, ou contre le produit ; perceptions nouvelles, simultanées et immédiates de la ville par les participants ; conscience partagée d'un espace urbain scénographié ; le vécu commun des événements. Toutes ces interactions participent au sentiment de partager ensemble un moment particulier, de se distinguer des autres (les non-participants), de se soustraire pendant un temps aux normes qui régissent l'espace public et donc de vivre et créer ensemble, une communauté de l'instant.

Conclusion

L'événement des festivités du 400^e anniversaire de la fondation de Québec met en place des activités dont la finalité est de raconter une histoire de la ville à des fins d'éducation par la délectation et le divertissement. Mais aussitôt que l'événement rejoint l'espace public, il rejoint le monde et plonge au cœur de la réalité humaine, sociale, historique et politique. Flux d'expériences sensorielles et esthétiques, et interface entre différents médias, l'événement est un média, soit un système de communication qui diffuse des messages et des savoirs, et participe à la réactualisation des pratiques culturelles³⁴. Tout participant devient récepteur de médias et creuset d'une expérience intermédiaire.

En outre, cet événement n'est pas sans rappeler les pratiques *extra muros* telles que ces manifestations multidisciplinaires (comme la Nuit blanche) et

loger dans les intermittences du spectacle, elle se creuse dans les interstices ou les intervalles, parfois très larges, des réseaux. [...] Elle qualifie une occupation de l'espace urbain qui se démarque des usages régis par la distinction bourgeoise privé-public. »

33. *Claquemurer, pour ainsi dire, tout l'univers, op. cit.* p. 248.

34. Un média est « tout système de communication permettant à une société de remplir tout ou une partie des trois fonctions essentielles de la conservation, de la communication à distance des messages et des savoirs, et de la réactualisation des pratiques culturelles et politiques ». Cf. Frédéric Barbier et Catherine Lavenir, *Histoire des médias*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 5.

les fêtes patrimoniales (Nuit européenne des musées, Journée du patrimoine) œuvrant dans la rue. Elles sont une mise en exposition d'artefacts élaborés *in situ*, une mise en animation de la rue, ou encore une création d'espaces. Ces festivités sont l'occasion d'une mise en scène esthétique de la ville qui se transforme en environnement d'immersion et d'interaction. Il s'agit d'« autant d'éléments qui contribuent à la muséalisation de notre société sans que le musée y soit nécessairement associé³⁵. » Média de la présence (réunissant le produit et le participant), l'événement devient un langage commun aux participants, suggérant une autre lecture d'un environnement quotidien et ordinaire qu'il réactualise par un processus d'interprétation et de transfiguration du statut utilitaire de l'espace urbain. Laboratoire d'une explosion créative où patrimoine historique de la ville et tendances artistiques des pratiques *extra muros* s'entremêlent, l'espace urbain voit ses dimensions enrichies par l'expérimentation des artistes et les expériences de visite du public. La ville devient un objet, un capital soumis à un impératif de faire-valoir du patrimoine. La ville est réappropriée « selon un principe *normatif* de jouissance et de rentabilité hédoniste³⁶. »

35. Philippe Dubé, « Nous n'allons plus au musée. Le musée vient à nous ». Texte de communication au colloque « Muséalité et intermédialité. Les nouveaux paradigmes des musées » (tenu du 28 au 31 octobre 2009 à Montréal), dont les actes ne sont pas encore publiés. Le colloque fut conjointement organisé par le CRI et le Laboratoire de muséologie et d'ingénierie de la culture (LAMIC) de l'Université Laval de Québec.

36. Jean Baudrillard, *La Société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, S.G.P.P., « Le Point de la question », 1970, p. 204.